

DU 6 AU 16 MARS 2025

UN FILM RÉALISÉ PAR BASEL ADRA, YUVAL ABRAHAM, RACHEL SZOR & HAMDAN BALLAL

[illegible]

15-19 ans

INTRODUCTION	3
Fiche technique du film	3
L'histoire du film	3
AVANT LA PROJECTION	4
Analyse de l'affiche	4
APRÈS LA PROJECTION	6
S'interroger sur le film et tes émotions	6
ANALYSE DU FILM	7
Résister par le cinéma	7
La puissance des images et du montage : plonger dans le chaos	9
NO OTHER LAND - CONTEXTUALISATION HISTORIQUE	13

INTRODUCTION



FICHE TECHNIQUE DU FILM

Titre du film : *No Other Land*

Réalisateur·rice·s : Basel Adra, Hamdan Ballal, Rachel Szor et Yuval Abraham

Année : 2024

Pays : Palestine / Norvège

Production : Antipode Films, Yabayay

Durée : 1h33

L'HISTOIRE DU FILM

Depuis plus de 5 ans, Basel Adra, un activiste palestinien en Cisjordanie, filme l'expulsion de sa communauté par l'occupation israélienne qui détruit progressivement les villages et chasse ses habitant·e·s. Il rencontre Yuval, un journaliste israélien, qui le soutient dans ses démarches. Une amitié inattendue voit le jour.

No Other Land naît d'un collectif israélo-palestinien de quatre jeunes militant·e·s qui décident d'utiliser le cinéma comme arme face à la pression de l'armée israélienne. Conscient·e·s du pouvoir des images, il·elle·s réalisent ce film comme un acte de résistance : le mélange d'images brutes issues à la fois d'archives, d'actualités et de témoignages, nous plonge dans le quotidien chaotique et absurde de ces villages au bord de l'effondrement. Au cœur de ce combat émerge une série de réflexions sur les droits humains, l'avenir, la quête de sens, le pouvoir des autorités et des médias. Film militant, *No Other Land* dresse ainsi le portrait d'une jeunesse prête à résister coûte que coûte face à la destruction des villages et à l'expulsion de ses habitant·e·s.

AVANT LA PROJECTION

ANALYSE DE L’AFFICHE

En amont de la projection, nous t’invitons à observer attentivement les affiches du film *No Other Land* et à en extraire les informations qui te guideront vers une meilleure compréhension de l’histoire. Apprendre à lire des affiches de cinéma te permet de développer à la fois ton sens de l’observation et ton sens critique, tout particulièrement à une époque où notre quotidien est dominé par les images.

Les affiches de films existent depuis le début de l’histoire du cinéma. D’abord dessinées à la main, puis conçues numériquement, elles servent à promouvoir les films : tout comme une couverture de livre, l’affiche de cinéma est un visuel qui doit séduire le public et lui donner envie de découvrir l’œuvre.

Sur la base des deux affiches du film *No Other Land* (la première sur la page 1 en couverture, la deuxième à la page 3), voici quelques pistes de travail :

Complète le tableau ci-dessous en relevant les ressemblances et les différences entre les deux affiches.

Ressemblances	Différences
1.	1.
2.	2.
3.	3.

Après avoir choisi l’une des deux images, fais l’exercice ci-dessous avant et après avoir regardé le film et compare tes réponses.

- Que vois-tu sur l’affiche ?
- Que fait / font le personnage / les personnages ?
- Comment est-il / sont-ils répartis dans l’espace ?
- Reconnais-tu l’environnement dans lequel il-s se trouve-nt ? Décris cet environnement.
- Distingues-tu d’autres éléments ? Lesquels ?
- À ton avis, pourquoi y a-t-il un ou plusieurs bulldozers en arrière-plan de l’image ?
- Que raconte l’histoire du film ? Imagine son intrigue en t’appuyant sur tous ces éléments.
- Quel message l’image peut-elle porter ?
- Au-delà de son aspect esthétique, cette affiche de cinéma regorge d’autres informations écrites. À quoi correspondent-elles ?
- La partie basse de l’image présente une série de logos : que représentent-ils ?

Après la projection :

- À ton avis, pourquoi ces images ont-elles été choisies pour représenter le film ?

ANALYSE

Loin d'être anodines, les deux affiches de *No Other Land* regorgent de correspondances avec le film. En effet, les choix esthétiques permettent d'identifier les thématiques centrales de l'histoire telles que la **division**, la **destruction** et l'**errance**.

La **première affiche** présente les deux protagonistes du film, Basel Adra et Yuval Abraham, qui se font face. De profil, les mains dans les poches, les deux hommes se fixent, se regardent droit dans les yeux. Rien ne semble pouvoir perturber le contact visuel si ce n'est le bulldozer qui apparaît à l'arrière entre eux. Si la symétrie était parfaite, l'engin jaune placé dans l'axe renvoie à tout ce qui sépare Basel et Yuval. La phrase inscrite sur la partie supérieure de l'affiche rappelle que les deux hommes sont différents : « *Je suis Israélien. Il est Palestinien. Nous vivons sur une terre où nous ne sommes pas égaux.* » La disposition de ces trois éléments dans l'espace (les deux hommes et le bulldozer) dénonce cette différence de réalité à laquelle Basel et Yuval font face : l'un a des droits, celui de voter ou encore de circuler librement, dont l'autre ne dispose pas, alors même qu'ils sont voisins. Yuval rentre tous les soirs chez lui, tandis que Basel est enfermé dans son village, progressivement détruit par l'armée israélienne. Autour des deux hommes, il n'y a que des débris, le reste d'un village parmi tant d'autres partis en fumée. Néanmoins, cet échange de regards révèle aussi un sentiment de partage, à la fois de valeurs et de croyances, et ce, malgré ces différences. En tant qu'activistes, militants et journalistes, tous deux croient en l'égalité pour tous·tes et espèrent un avenir meilleur.

Sur la **seconde affiche**, il ne reste plus que Basel Adra, allongé dans un champ parsemé de rochers. À l'inverse du premier visuel où il se tient debout, le regard fixe et déterminé, le jeune homme est ici à l'horizontale. Son visage est baissé, à moitié caché. Dans le paysage, le bulldozer n'est jamais loin. De sa hauteur, il domine Basel. Symbole de tous les maux, l'engin jaune renvoie à la réalité du jeune homme : une terre menacée au quotidien, réalité dans laquelle il évolue depuis sa naissance. Un quotidien instable, rythmé par « *cet éternel recommencement : destruction, construction, destruction, construction* »¹. Cette configuration dans l'image exprime non seulement l'abandon que peuvent ressentir les habitant·e·s face à l'absence de réaction des grandes puissances et à la force de l'occupation israélienne que plus rien n'arrête ; mais aussi l'errance dans laquelle se trouvent Basel et ses semblables. Expulsé·e·s, les habitant·e·s du sud du territoire sont livré·e·s à eux·elles-mêmes, tel·le·es des nomades, à errer d'une terre à l'autre. En réponse à cette injustice, Basel s'empare de la caméra. Celle-ci est posée à ses côtés, dans l'herbe. Disposée à l'avant de l'image, la caméra est presque aussi grande que le bulldozer, comme pour lui faire face, prête à l'affronter à son tour. Elle symbolise l'ultime « arme » face à ces atrocités. Les droits humains étant bafoués, la caméra représente ici le dernier moyen de résistance pour Basel : grâce à elle, il collecte les preuves qui lui serviront de témoignages tout au long du film. La caméra devient ainsi pour lui un outil qui lui permet de montrer la réalité du terrain, celle qui demeure cachée, et révéler les conséquences humaines de cette politique d'expulsion.

.....
¹ « *No Other Land* » : *la Cisjordanie en résistance*”, in Radio France. URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-enjeux-internationaux/no-other-land-la-cis-jordanie-en-resistance-7558393>

APRÈS LA PROJECTION

S'INTERROGER SUR LE FILM ET TES ÉMOTIONS

Dès les premières images, le film nous emmène en Cisjordanie, au sein d'une communauté en voie de disparition. C'est dans ce chaos que nous rencontrons Basel et son ami Yuval qui, bien que différents, l'un étant Palestinien, l'autre Israélien, unissent leur force et leur créativité dans l'espoir de provoquer des pressions sur l'occupation israélienne et de trouver une solution politique. Le film nous interpelle non seulement par sa force revendicative qui vise à une plus grande justice, dénonçant la perte totale des droits humains vis-à-vis de la population palestinienne, mais aussi par son aspect protéiforme.

Avant de te plonger plus en détail dans son analyse, et sur la base des questions ci-dessous, nous te proposons dans un premier temps de réfléchir au film et à tes opinions vis-à-vis de l'histoire, des protagonistes et des images que tu viens de découvrir.

Sur le film :

- As-tu aimé le film ?
- T'attendais-tu à cette histoire ? As-tu tout compris ?
- Où l'histoire du film se déroule-t-elle ? Sais-tu situer les pays concernés sur la carte du monde ? En quelles années les images ont-elles été filmées ?
- De quoi le film parle-t-il ?
- As-tu appris de nouvelles choses sur ce conflit ? Lesquelles ?
- À ton avis, quel est le but de ce film ?
- As-tu déjà vu d'autres films sur ce sujet ?
- D'autres thématiques sont-elles évoquées dans le film ?
- À ton avis, pourquoi Basel et Yuval décident-ils de tout filmer ?
- Comment les médias sont-ils représentés dans ce film ?
- Distingues-tu les différentes sources des images montrées dans le film ?
- Connais-tu d'autres films qui utilisent des images comme celles-ci ?
- Après avoir vu le film, comment expliquerais-tu le choix du titre ?

Sur tes émotions :

- Qu'as-tu ressenti pendant le film ?
- As-tu ressenti une émotion forte comme de la tristesse, de la colère, de la joie ou encore de la peur ? À quel moment ? Souhaites-tu en discuter en classe ?
- Une image t'a-t-elle marqué-e ? Laquelle et pourquoi ?
- Une situation ou une phrase t'a-t-elle interpellé-e ? Souhaites-tu en discuter en classe ?
- Avais-tu déjà entendu parler de ces conflits ? Par quel médium ?
- Conseillerais-tu ce film à tes proches ?
- Comment décrirais-tu le film pour encourager d'autres personnes à le voir ?

ANALYSE DU FILM

RÉSISTER PAR LE CINÉMA

Pour bien comprendre la spécificité de *No Other Land*, il est important de revenir sur sa genèse, c'est-à-dire son processus de création. Le film est ici le fruit de plusieurs années d'archivages et de témoignages sur l'expulsion et la destruction de la communauté de Masafer Yatta.

- **Sur combien d'années le film *No Other Land* s'étale-t-il ? Comment est-ce indiqué au cours du film ?**
- **Te souviens-tu de ce qu'il s'est passé le 7 octobre 2023 ?**

No Other Land résulte de la **rencontre entre quatre jeunes activistes et cinéastes israélo-palestinien-ne-s**. Ce collectif se compose de Basel Adra (avocat, journaliste et cinéaste palestinien de Masafer Yatta), Rachel Szor (cinéaste, monteuse et réalisatrice israélienne), Hamdan Ballal (photographe, cinéaste et agriculteur palestinien) et, enfin, Yuval Abraham (cinéaste et journaliste d'investigation israélien). Leur chemin se croise pour la première fois en 2019. Yuval et Rachel arrivent à Masafer Yatta afin de rédiger un article sur les tentatives d'expulsion des habitant-e-s du village par l'armée israélienne. Il-elle-s font la connaissance de Basel et de Hamdan, tous deux nés dans cette communauté et vivement impliqués à documenter ces injustices depuis leur plus jeune âge.

Nourri-e-s par cette urgence de montrer les conséquences humaines de cette politique d'expulsion, il-elle-s se tournent vers le cinéma et unissent leur compétences, à la fois journalistique et cinématographique, pour réaliser un film. Ensemble, il-elle-s filment **plus de 2000 heures de séquences sur le terrain**. Les premières images datent de leur rencontre en 2019, lorsque les bulldozers détruisent les maisons voisines et que circule l'autorisation de construction d'un camp d'entraînement militaire sur leurs terres. Pendant 4 ans, l'équipe filme l'éventrement des maisons des habitant-e-s forcé-e-s à fuir leur terre. Le tournage prend fin en octobre 2023, en réaction à l'attaque du Hamas contre Israël (le 7 octobre).

La réalisation du film répond principalement à **un sentiment d'urgence et de résistance** : en capturant toute ces images, le collectif **enregistre l'histoire d'une communauté** avant qu'elle ne disparaisse. Filmer les attaques, c'est aussi montrer la **réalité du terrain**. Il y a non seulement une **volonté d'éducation et de témoignage** – « *Nous prenons des vidéos, nous établissons des preuves pour les communautés internationales. Tout le temps, ils [les colons et les soldats israéliens] violent les lois internationales et détruisent ce que nous faisons. Les gens en France devraient voir avec qui leur gouvernement a des relations...* »² s'insurge l'un des cinéastes – mais aussi d'alerte et d'appel à l'aide auprès des gouvernements sur ce nettoyage ethnique :

We hope our film will trigger pressure on the Israeli occupation to abort the expulsion of Masafer Yatta, cancel the politically motivated "training zone", and allow the villages to exist freely. We also hope it will serve as an urgent call, made by our collective of Palestinians and Israelis, of the need to end the occupation and find a political solution - a new framework within which both Israelis and Palestinians are equally sovereign and free. This is the only way forward³.

² « *No Other Land* » : la Cisjordanie en résistance", in Radio France. URL : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-enjeux-internationaux/no-other-land-la-cis-jordanie-en-resistance-7558393>

³ Press Kit de *No Other Land*, chapitre « An Interview with the director collective », p.7.

ACTIVISME ET MILITANTISME DE SURVIE

La caméra de *No Other Land* devient ainsi une alliée, l'objet de la dernière chance, l'arme ultime : « **Je vous filme** », crie Basel comme une menace lancée aux soldat·e·s israélien·ne·s qui détruisent son village. Pour filmer et parler de la situation à Masafer Yatta, il·elle·s font **le choix d'un dispositif particulier : celui d'impliquer la présence d'une partie de l'équipe du tournage devant la caméra**. Tout au long du film, Basel et Yuval apparaissent à l'écran, soit en pleine discussion, soit dans des manifestations et des contre-attaques. Loin d'être anecdotique, cette décision relève bel et bien d'une **volonté qu'on peut qualifier de militante**.

D'une part, en se filmant, ils affichent leur **position politique** et témoignent de leur **combat quotidien et commun**. Ce militantisme sera d'autant plus souligné du côté de Basel qui, en plus d'être réalisateur et activiste, endosse le **rôle du narrateur**. En racontant les souvenirs de son enfance, il expose les conditions dans lesquelles sa communauté vit depuis toujours. Nous apprenons qu'**être activiste n'est pas un choix délibéré**. En compilant ces archives, le film témoigne d'une **histoire collective**⁴, qui semble propulsée par l'activisme.

D'autre part, en faisant le choix de se mettre en scène, ils dénoncent les **différences** au sein de leur équipe : les inégalités entre Basel et Yuval. Bien qu'ils partagent les mêmes idéaux politiques, ils n'ont pas les mêmes droits. Cette injustice les force notamment à travailler au montage du film uniquement à Masafer Yatta, étant donné que Basel et Hamdan sont enfermés et ne peuvent sortir de Cisjordanie. Il leur est, par exemple, interdit de rejoindre leurs collègues à Jérusalem. Mais, en tant que collectif, il était important que tous·tes les membres donnent leur accord concernant l'utilisation des images :

*We made a decision from the beginning that we would make all choices for the film only when there is a full consensus between all of us. This means that if one person isn't happy with a decision - we will not go forward with it. This was challenging at times, especially when we had different ideas, but it made us grow closer because it allowed us to have long conversations and learn about the political sensitivities of each other*⁵.

Pour toutes ces raisons, réaliser *No Other Land* devient un **acte de résistance**. Malgré les différences, les difficultés et les dangers, le collectif se réunit à travers le cinéma pour résister, faisant de Masafer Yatta l'emblème de cette tragédie. En utilisant principalement des appareils d'enregistrement légers, Basel et Yuval s'engagent dans les manifestations et les contre-attaques. Leur démarche s'inscrit ainsi dans le sillage des **ciné-tracts**⁶ de la fin des années 1960 qui véhiculaient une parole militante sous la forme de mini-films.

- **Te souviens-tu des différences entre Basel et Yuval ? Quelle action et quels éléments marquent à chaque fois l'écart entre eux ?**
- **Comment les deux hommes perçoivent-ils le conflit israélo-palestinien ?**
- **Sur quels autres sujets échangent-ils ?**
- **À ton avis, est-ce que les réseaux sociaux peuvent aider la cause palestinienne ? Est-ce qu'un documentaire comme celui-ci peut aider à résoudre les problèmes ? Fais un lien avec l'anecdote racontée au sujet de la venue de Tony Blair dans le village.**

⁴ « Critique : *No Other Land* », in *Polyester*, publié le 13 novembre 2024. URL : <https://lepolyester.com/critique-no-other-land/>

⁵ Press Kit de *No Other Land*, chapitre « An Interview with the director collective », p.6.

⁶ En savoir plus : « Les ciné-tracts, témoins de Mai 68 » in Cinémathèque. URL : <https://www.cine-matheque.fr/article/1213.html>

LA PUISSANCE DES IMAGES ET DU MONTAGE :

PLONGER DANS LE CHAOS

- D'après toi, quelles sont les différences entre un documentaire et un reportage ? En te basant sur l'exemple de *No Other Land*, complète le tableau ci-dessous avec des caractéristiques propres au documentaire et au reportage. Tu peux chercher et regarder un reportage sur le conflit israélo-palestinien pour t'aider⁷.

Documentaire	Reportage
1.	1.
2.	2.
3.	3.

- Quels sont les différents types d'images utilisées dans le film ? Aide-toi des images ci-dessous pour les identifier et les décrire. Quels effets ces images produisent-elles ?



- Des images sur le conflit israélo-palestinien circulent partout. Comment le film s'en distingue-t-il ? Quels contrastes peux-tu établir entre les images d'actualité et celles filmées directement par le collectif ?

⁷ Chaîne Youtube de ARTE : <https://www.youtube.com/playlist?list=PLCwXWOyIR22sJuXP2uEHrMB-UDHI4BbTz>

No Other Land est un film que l'on pourrait qualifier de **mosaïque**, de par sa composition plurielle. Le collectif mélange à la fois des **images contemplatives**, d'**archives**, d'**actualité**, de **témoignages d'attaques**, mais aussi de **conversations** entre Basel et Yuval. Bien que le film soit le résultat d'un travail journalistique, ce qui le rapproche du reportage, les choix esthétiques font de ce documentaire **une œuvre de création**. À l'inverse des journaux télévisés ou des réseaux sociaux, le film propose une véritable plongée à la première personne dans les villages attaqués par l'armée israélienne. Aux côtés de Basel et Yuval qui apparaissent à l'écran, le ton est donné, **le point de vue est précis et revendicateur**. Le recours à **la voix-off** va également dans ce sens : elle devient ici le reflet d'une subjectivité, celle de Basel qui raconte le passé de sa communauté.

La plongée dans le village est d'autant plus chaotique qu'elle est marquée par la volonté de rapprocher le public de ce conflit⁸. Souvent filmées de façon spontanée, au cœur des attaques, les images entraînent le public vers ce que les médias ne montrent pas. On peut voir Basel et Yuval en train de manifester, ou de résister aux menaces de l'armée israélienne. **Le public devient témoin des atrocités, jusqu'à être lui-même menacé** : en alignant le point de vue de la caméra à celui du cinéaste, le film propose une expérience immersive. Lorsque l'ennemi s'en prend à Basel, l'alignement est tel que l'on a l'impression de recevoir le projectile et de tomber avec lui. Dans cette lignée, **l'utilisation du téléphone** attire également notre attention, dans le sens où ce format nous confronte davantage au réel. L'appareil étant sensible au mouvement, l'image devient le prolongement de celui ou celle qui le tient : elle tremble, tombe à terre, devient floue, le tout accompagné d'une respiration lourde et haletante. **Cette esthétique instable marque la subjectivité de la personne qui filme**, de ses expériences et de ses émotions, et amène l'impression d'être au plus près de ce qui se passe. Les images correspondent à ce que voient directement **les activistes** et, par conséquent, invitent le public à se glisser dans leur peau. L'usage du téléphone renvoie ainsi non seulement à une **urgence de montrer** (et aux possibilités matérielles pour le faire) mais relève aussi d'une volonté **d'accentuer le réalisme des situations**.

Cependant, là où il y a immersion, la rupture est d'autant plus forte et convoque un autre champ du cinéma : le **hors-champ**, c'est-à-dire tout ce qui se trouve autour du cadre et que l'on ne voit pas. Lorsque le téléphone tombe ou se décentre parce qu'il faut courir ou se défendre, le mouvement à la fois rapide et brouillon rend les éléments autour peu discernables. C'est à ce moment-là que le son vient solliciter **l'imagination**. La violence n'est pas montrée mais est entendue : on imagine le pire.

Mais ce sentiment d'impuissance dans lequel les images plongent le public face au chaos est contrebalancé, comme l'évoque Marin Gérard⁹, par **des scènes dans lesquelles on retrouve Basel et Yuval** en train de discuter, de fumer la chicha ou encore de boire un thé chez les parents de Basel. Bien que la dimension de lutte ne s'efface pas complètement, ces interactions apportent de la légèreté et démontrent que l'amitié est encore possible malgré tout¹⁰. Ces discussions ouvrent sur de nouvelles perspectives, parfois plus personnelles : un soir, par exemple, les deux amis s'interrogent sur leur avenir, et se demandent s'ils vont se marier¹¹.

⁸ « Critique – *No Other Land* : un appel obsédant à la solidarité – Actu Cinema », in CineNews, publié le 5 décembre 2024. URL : <https://www.cinenews.be/fr/cinema/actualites/162516/critique-no-other-land-un-appel-obsedant-a-la-solidarite/>

⁹ « *No Other Land* », in Critikat, publié le 12 novembre 2024. URL : <https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/no-other-land/>

¹⁰ Récompensés en 2024 à la Berlinale, festival de cinéma majeur se tenant à Berlin chaque hiver, Yuval et Basel se tiennent côte à côte et prennent la parole l'un après l'autre : <https://www.youtube.com/watch?v=nZBbOBPLSvA>

¹¹ « Critique – *No Other Land* : un appel obsédant à la solidarité – Actu Cinema », *idem*.

À côté de **ces images brutes et disparates, apparaissent ponctuellement des plans contemplatifs**, des **moments suspendus** au milieu de ce chaos. Ainsi, le témoignage revêt diverses formes. Le film est entrecoupé d'images qui permettent au public d'échapper quelques secondes à la brutalité du quotidien dépeint et d'y réfléchir. **Des plans sur le ciel** reviennent, par exemple, à plusieurs reprises. S'il est considéré comme la demeure de Dieu, on accorde aussi au ciel d'autres portées symboliques, telles que l'immensité mais surtout l'**espoir** et la **paix**. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'ONU a choisi la couleur du ciel pour son drapeau emblématique. On aperçoit aussi les enfants qui jouent dans la rue ou à la plaine de jeux, avant de retrouver leur famille autour d'un repas. Malgré toute cette violence, les habitant-e-s tentent de garder leurs habitudes du quotidien. Mais ces témoignages ne cessent d'émouvoir et de rappeler la tragédie collective : comme cette petite fille entourée des restes d'une maison détruite, ou encore isolée par les murs de la cave. Un enfermement que le film veut nous faire vivre en ne sortant jamais du village.



Bien que les images individuelles parlent d'elles-mêmes, c'est en les confrontant qu'on peut faire émerger les idées saillantes du film. Le montage joue sur les correspondances entre différents plans. Des moments se font écho et forment la cohérence de l'œuvre : c'est le cas, par exemple, de l'école que l'on voit se construire, puis se remplir d'enfants, jusqu'à être démolie par le bulldozer. Ou encore d'un enfant seul, suivi d'une image avec un chevreau esseulé au milieu des restes d'une maison. Citons notamment la multiplication de plans qui montrent des enfants, seuls ou en groupe, qui jouent, qui pleurent. Ou les bulldozers jaunes qui déchiquettent les maisons. La répétition d'images comme celles-ci provoquent des émotions chez les spectateur·rice·s : après avoir vu l'école occupée par des enfants, sa démolition nous impacte autrement¹². Tout cela montre que dans ce conflit, les victimes sont surtout les prochaines générations¹³, c'est-à-dire les enfants : que vont-il-elle-s devenir ?



¹² Marin GÉRARD, « No Other Land », in Critikat, publié le 12 novembre 2024. URL : <https://www.critikat.com/actualite-cine/critique/no-other-land/>

¹³ « Critique – No Other Land : un appel obsédant à la solidarité – Actu Cinema », in CineNews, publié le 5 décembre 2024. URL : <https://www.cinenews.be/fr/cinema/actualites/162516/critique-no-other-land-un-appel-obsedant-a-la-solidarite/>

Dans cette lignée, le film interroge **la représentation médiatique du conflit** à l'aide du montage. Des extraits de journaux télévisés défilent sous nos yeux, en contraste avec les plans qui dénoncent la réalité et l'urgence de la situation. Cependant, on remarque que la présence des médias est continue : on entend dans les logements des victimes les informations défilier au sujet des démolitions, mais celles-ci finissent noyées dans les publicités



Bien que la musique influence notre interprétation des images, le film évolue selon une progression dramatique, au gré des humiliations et des destructions, jusqu'à **l'irréversible** : le coup de feu qui cause la mort du cousin de Basel. Souvent invisibilisé par les médias, l'insoutenable est montré à l'écran. Pourtant, les médias ont du pouvoir, comme le démontre l'exemple de la visite de Tony Blair dans le film. Ainsi, des images comme celles-ci peuvent être puissantes. *No Other Land* pousse à s'interroger sur la force des images et à notre rapport à celles-ci : **faut-il montrer des images comme celles-ci pour (r)éveiller les consciences ? Est-ce suffisant ?**

« NO OTHER LAND » - CONTEXTUALISATION HISTORIQUE

De Jihane Sfeir - Professeure à l'Université libre de Bruxelles

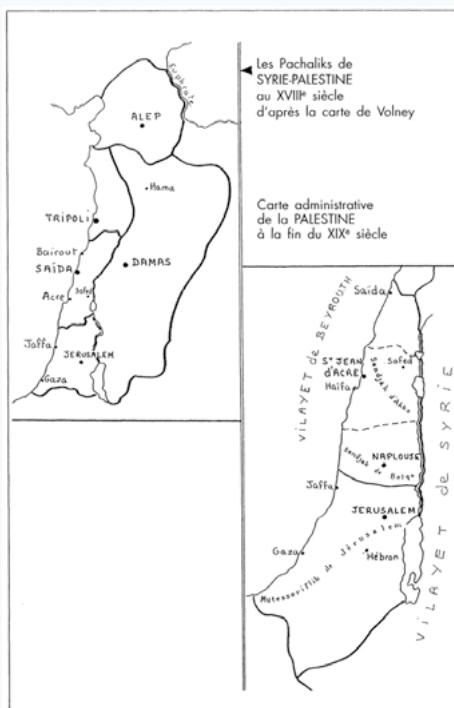
L'histoire de Masafer Yatta est celle d'un peuple qui revendique son appartenance à une terre convoitée, progressivement colonisée, qui lui est niée et interdite. C'est l'histoire des habitant·e·s arabes de la Palestine ottomane, devenu·e·s Palestinien·ne·s avec l'établissement du mandat britannique, puis sujets de l'administration jordanienne entre 1948 et 1967, et israélienne depuis 1967. Pour comprendre les enjeux qui secouent cette localité, il faut revenir sur l'histoire de cette terre.

Une terre pour deux peuples ?

Avant la Première Guerre mondiale, le Moyen-Orient était dominé par l'Empire ottoman. Les provinces arabes de l'empire étaient administrées par des gouverneurs envoyés par le sultan. Masafer Yatta, avec ses 19 villages et hameaux, était donc sous domination turque jusqu'en 1918 et l'arrivée des premières troupes britanniques en Palestine.

Jusqu'à la fin de la domination ottomane, les populations à majorité arabe circulaient librement entre les différentes provinces. Les frontières tracées en 1916 par les accords Sykes-Picot franco-britanniques redessinent la carte du Moyen-Orient et créent les États-nations. La Première Guerre mondiale signe la fin de la présence turque dans la région, et la Palestine est placée sous administration anglaise. Cette dernière avait promis au mouvement sioniste, avec la déclaration Balfour de 1917, l'établissement d'un foyer national juif en Palestine. Cette déclaration est actée lors de la conférence de San Remo tenue en avril 1920.

Carte de la Palestine Ottomane XVII^{ème} -XIX^{ème} siècles



Perrin, Dominique. « La Palestine ottomane ». Palestine, Presses universitaires du Septentrion, 2000, <https://doi.org/10.4000/books.septentrion.48740>.

Carte de la Palestine sous mandat britannique (1920-1948)

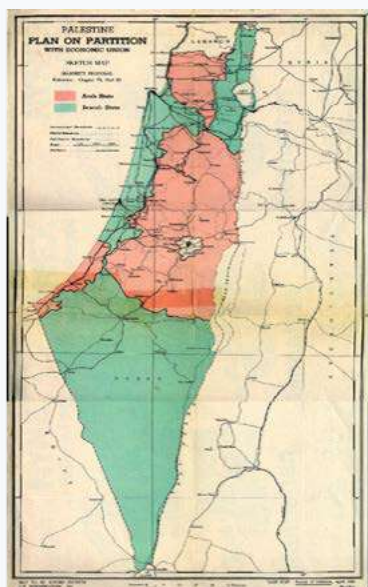


https://en.wikipedia.org/wiki/Mandatory_Palestine

La période du mandat en Palestine consolide les frontières et fixe les identités religieuses et ethniques des populations telles qu'elles sont imaginées par le pouvoir anglais. Désormais la terre accueille les deux peuples : juif·ve·s et arabes de Palestine qui cohabitent sur un territoire unifié. Le sort de Masafer Yatta est semblable à toutes les localités paysannes arabes de la période : elles sont administrées par les autorités britanniques qui organisent pendant plus de vingt ans (1922-1948) la vie politique, sociale et économique du pays. Cette période est aussi celle de la naissance du mouvement de lutte palestinienne avec notamment la grande Révolte de 1936-1939 durant laquelle des paysan·ne·s arabes lancent une grande grève nationale et un mouvement de boycott des produits anglais et juifs. C'est durant cette révolte que le Keffieh noir et blanc porté par les paysan·ne·s devient le symbole de la résistance palestinienne à l'occupation. La période mandataire est caractérisée par l'immigration massive juive fuyant les persécutions en Europe et la montée du nazisme. Les deux peuples revendiquant la même terre s'affrontent et les tensions augmentent avec la fin de la période mandataire.

Le plan de partage de 1947 et la Nakba

Le 29 novembre 1947, l'Assemblée Générale de l'ONU vote la partition de la Palestine en deux États par 33 voix pour, 13 voix contre et 10 abstentions. Ce plan adopté par la résolution 181 de l'Assemblée générale est rejeté par la partie arabe et accepté par la partie juive. À la suite de cette décision, des incidents se multiplient en Palestine et l'escalade de la violence accroît le flux des Palestinien·ne·s qui partent sur les routes de l'exil. Avec le retrait des troupes britanniques de la Palestine en mai 1948, Ben Gourion, alors directeur de l'Agence juive, proclame la naissance d'Israël. S'ensuit une guerre opposant le nouvel État juif aux armées arabes qui dure jusqu'au printemps de l'année 1949. Les conséquences de cette première guerre israélo-arabe sont désastreuses pour les Palestinien·ne·s qui perdent la Galilée, et voient s'engloutir leur rêve d'un État. La Cisjordanie est placée sous administration jordanienne et la bande de Gaza est gérée par l'Égypte. C'est l'exode, la catastrophe (la Nakba).



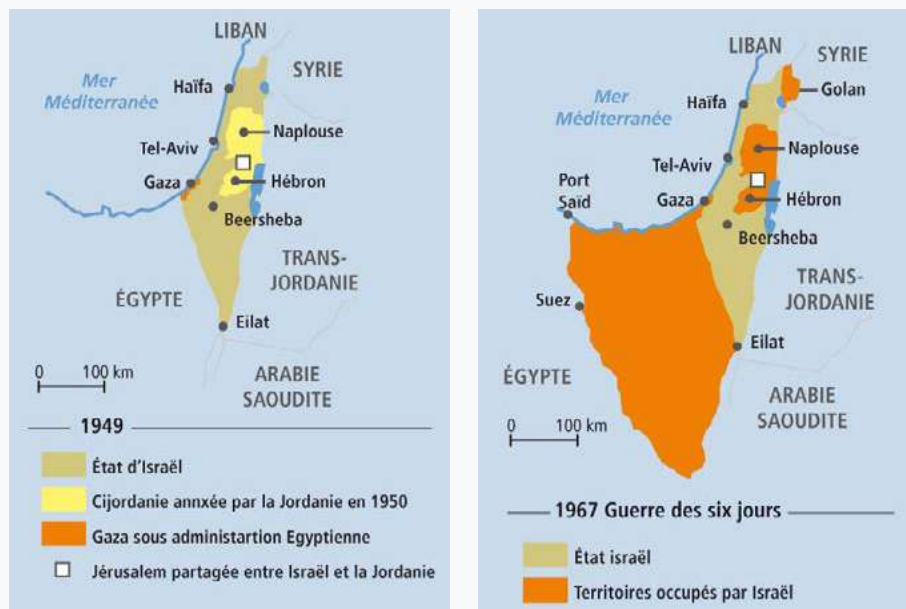
La partie coloriée en vert représente l'État des Juif·ve·s, celle en rouge l'État des Arabes.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Plan_de_partage_de_la_Palestine

1967 : l'occupation des terres palestiniennes

En 1949, les hameaux de Masafer Yatta situés au Sud de Hébron à la frontière de la ligne d'armistice séparant la Cisjordanie d'Israël sont ainsi placés sous juridiction jordanienne. Les habitant·e·s de cette région deviennent sujet·te·s de la monarchie hachémite (la famille royale jordanienne) jusqu'à la guerre des six jours de juin 1967 et l'occupation par Israël de la Cisjordanie, de Jérusalem-Est, de la bande de Gaza, des hauteurs du Golan syrien et du Sinaï égyptien. En novembre de la même année, l'Assemblée générale de l'ONU vote la résolution 242 demandant aux occupant·e·s israélien·ne·s de se retirer des territoires palestinien, syrien et égyptien. Mais l'État d'Israël maintient sa colonisation et traite les Palestinien·ne·s comme des citoyen·ne·s de seconde zone. Durant cette période et jusqu'à la signature des accords de paix à Oslo en 1993, on assiste à la mise en place d'une politique administrative coloniale discriminante accompagnée du développement accéléré des colonies d'habitations en Cisjordanie, à Jérusalem-Est et sur les hauteurs du Golan.

L'arrivée du Likoud au pouvoir en 1977, sous la direction de Menahem Begin, marque un tournant. Le gouvernement de droite israélien promeut activement l'installation de colonies juives en Cisjordanie, dans le cadre d'une idéologie nationale-religieuse visant à revendiquer la « Judée et Samarie ». De nombreuses colonies sont créées, souvent sur des terres palestiniennes confisquées. Des routes et des infrastructures, construites pour relier les colonies au territoire israélien, morcellent l'espace palestinien et rendent le déplacement des habitant·e·s difficile et dépendant de l'ouverture des checks points militaires.



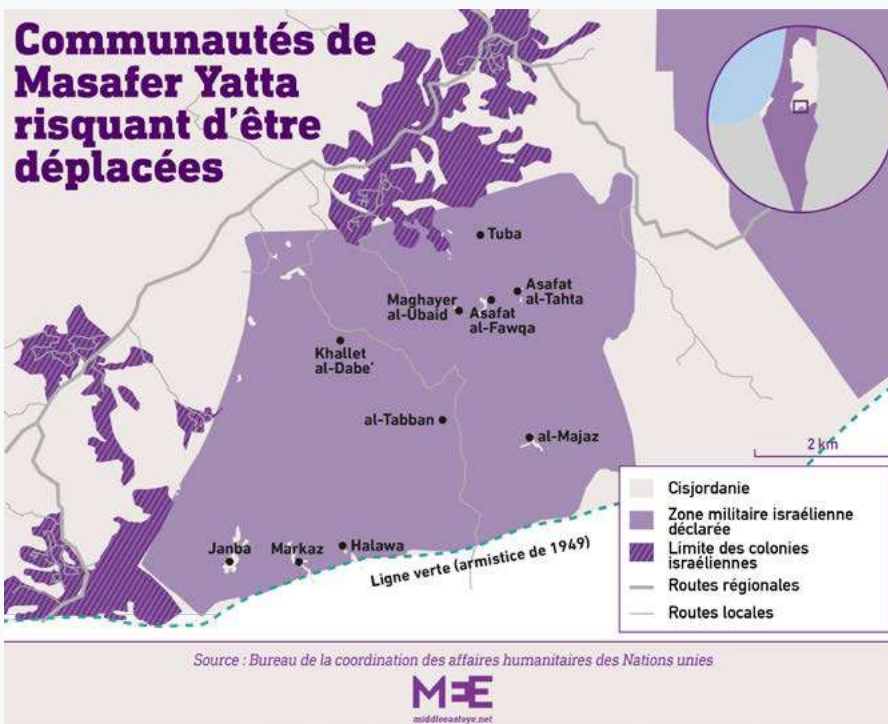
<https://www.lescledumoyenorient.com/Territoires-palestiniens.html>

Oslo et ses conséquences

Les accords d'Oslo (1993-1995) prévoient des négociations sur le statut final des territoires. Le processus de paix préconise le retour de l'Autorité Palestinienne en Cisjordanie et à Gaza et l'évacuation militaire israélienne pendant les cinq années suivant la signature ; il n'en est rien. En 2000, au moment des négociations sur le statut final, les territoires sont découpés en trois zones (A, B et C) où l'Autorité palestinienne administre seulement 40% de la Cisjordanie et les deux tiers de la bande de Gaza. En parallèle, Israël accélère la construction des colonies, rendant compliquée une solution territoriale. Le déclenchement de la seconde intifada en 2000 renforce la présence militaire autour des colonies et les tensions reviennent avec la construction d'un mur qui divise et morcelle davantage encore les territoires palestiniens. Depuis 2009 et l'arrivée de Benjamin Netanyahu, la colonisation connaît une forte impulsion, soutenue par des politiques favorisant les subventions pour les colon·e·s et l'approbation de nouveaux projets immobiliers. C'est dans ce contexte de colonisation intensive, largement condamnée par la communauté internationale, que l'évacuation des hameaux de Masafer Yatta se déroule.

Masafer Yatta au cœur de la dynamique de la colonisation israélienne

La région de Masafer Yatta regroupe 19 villages et hameaux palestiniens, situés au sud de la Cisjordanie, près de Hébron. Les habitant·e·s sont régulièrement harcelé·e·s et attaqué·e·s par les colon·e·s et menacé·e·s d'évacuation forcée en raison de l'établissement par l'État d'Israël, depuis les années 1970, de 10 colonies de peuplement et de « zones de tir (918) » pour l'entraînement militaire. Ce contexte de tensions et de conflit permanent limite la liberté de mouvement des paysan·e·s et réduit l'espace dont il·elle·s disposent pour faire paître leur bétail, soit leur principale source de revenus. Les villageois·e·s vivent dans l'insécurité et la peur permanente d'être expulsé·e·s et déplacé·e·s par l'armée israélienne. Plusieurs localités sont détruites sous prétexte que ces zones appartiennent à des « zones de tir » et que les résident·e·s ne remplissent pas les conditions de « résidence permanente », malgré le fait que les familles possèdent des documents prouvant leur droit de propriété de la terre datant d'avant 1967.



À la fin de l'année 1999, le gouvernement israélien évacue de force près de 700 Palestinien-ne-s venant de 12 villages et hameaux, mais les résident-e-s reviennent quatre mois plus tard après avoir saisi la Cour israélienne, qui a répondu favorablement à leur requête quant à un retour dans la région avec néanmoins une ordonnance de précaution temporaire jusqu'à ce qu'une décision finale soit rendue dans l'affaire. Malgré cette décision, le ministère israélien de la Défense déclare en 2012 que huit communautés doivent être évacuées et qu'elles doivent avoir un accès limité à la terre pour l'agriculture.

En 2021, les attaques des colon-e-s envers les paysan-e-s se multiplient. Le Bureau de la coordination des affaires humanitaires des Nations unies (OCHA) fait état de près de 500 attaques de la part de colon-e-s, ce qui cause la mort de quatre Palestinien-ne-s et en blessent 175 autres, tout en causant d'importants dommages à leurs biens. Des efforts humanitaires sont déployés pour fournir une assistance aux communautés de Masafer Yatta afin de répondre à leurs besoins fondamentaux et de s'opposer à leur déplacement forcé. Cependant, les autorités israéliennes émettent des ordres de démolition de maisons, de puits, de pompes à eau, interdisent l'entrée dans la zone de matériel de construction, confisquent les véhicules et les équipements et entravent l'accès des travailleur-euse-s humanitaires aux différents sites.

Le 4 mai 2022, la Cour israélienne rejete les appels contre les ordres d'expulsion émis à l'encontre des résident-e-s palestinien-ne-s de Masafer Yatta. La région est classée comme un site d'entraînement militaire fermé. La décision de justice met ainsi fin à plus de deux décennies de procédures judiciaires, ce qui permet aux forces israéliennes de « vider » la zone des résident-e-s et de l'utiliser pour l'entraînement militaire. Selon les données de l'OCHA, les autorités d'occupation ont démoli ou confisqué 217 structures palestiniennes dans ces zones depuis 2011, déplaçant ainsi 608 Palestinien-ne-s.

Économie de la région de Masafer Yatta

Les habitant-e-s de la région de Masafer Yatta souffrent de mauvaises conditions de vie, car leurs communautés ne sont pas connectées au réseau électrique israélien et dépendent donc des systèmes de panneaux solaires fournis par les donateur-trice-s internationales-aeux pour pouvoir jouir de l'électricité. Cependant, selon l'OCHA, en 2013, l'autorité d'occupation a émis des ordres de démolition pour six panneaux solaires et 30 puits d'eau et moteurs à air comprimé appartenant aux communautés. Cela a obligé de nombreuses familles de la région à acheter des citernes d'eau au secteur privé à des prix cinq fois plus élevés que le prix de l'eau courante.

Le système de planification israélien interdit aux Palestinien-ne-s d'obtenir des permis de construire à Khirbet Um Fajara, qui est situé dans la zone C, dont 30 % du territoire est classé comme « zones de tir » à Masafer Yatta, ce qui entrave la construction de logements, d'infrastructures et de moyens de subsistance adéquats. Les Palestinien-ne-s de la zone C sont en situation d'insécurité alimentaire, car il-elle-s dépendent de l'élevage comme principale source de revenus et ne peuvent nourrir leur bétail en raison de la difficulté d'accès aux zones de pâturage et des menaces des colon-e-s et de l'armée d'occupation. En conséquence, les revenus des habitant-e-s de la zone ont diminué, le taux de pauvreté a augmenté et il-elle-s sont devenu-e-s dépendant-e-s de l'aide alimentaire fournie par les organisations humanitaires.

CRÉDITS

AUTEURES

Jillian Camarda

Pour la fiche de contextualisation historique :
Jihane Sfeir - Professeure à l'Université libre de Bruxelles

GRAPHISME

Les M Studio

AVEC LE SOUTIEN DE



LUXEMBOURG CITY FILM FESTIVAL



LE GOUVERNEMENT
DU GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG
Ministère de la Culture



www.luxfilmfest.lu